

Le jour que j'attendais avec tant d'appréhension était arrivé. C'est donc avec lassitude que j'ouvrais les yeux ce matin tout en me répétant que ce n'était qu'une mauvaise journée à passer. En effet, comme chaque année, mon épouse et moi-même quittions notre confortable appartement de la capitale pour entreprendre un long périple qui nous menait au fin fond des Ardennes belges. La destination était une bâtisse sombre et glaciale aux murs épais. Ces lieux peu accueillants étaient assortis d'une série de règles inabrogeables comme se tenir droit, finir son assiette, participer aux travaux forcés et surtout respecter les heures d'entrée et de sortie. Cet endroit était gardé par une matonne aux cheveux gris et au regard perçant. Au premier coup d'œil, elle pouvait constater que je n'avais qu'une envie : m'évader. Vous l'aurez compris, la visite annuelle à ma belle-mère ne me procurait aucune réjouissance.

En montant en voiture, Agnès s'apercevant de mon air morose, me lança sur un ton joyeux: « Allons, on ne va pas au bain ! ». Elle qui, bien sûr, était toute pimpante à l'idée de retrouver les lieux de son enfance, ne pouvait imaginer à quel point cette journée m'était pénible. Il faut vous dire que lorsqu' Agnès est en présence de sa mère, elle se transforme en une incorruptible caudataire : « *Comme je suis heureuse de te voir Maman* », « *quelle merveille ce nouveau canapé* », « *quel dommage que nous habitions aussi loin* », « *tu as raison Maman* », ... Et souvent à mon attention : « *écoute ce que te dis Maman* ». Bien entendu, la digne matrone boit du petit lait et se sent renforcée dans sa toute puissance. Personne n'a jamais osé la défier et elle a toujours fait marcher ses troupes à la baguette.

La seule perspective réjouissante de la journée était que j'allais voir mon beau-père. Au contraire de son épouse, le brave homme était complètement effacé et nos visites semblaient être pour lui un merveilleux bol d'air. Je compatissais sincèrement à sa situation, sa femme avait fait de la maison, une véritable prison où elle contrôlait absolument tous ses moindres faits et gestes.

Ma mine s'allongeait au fur et à mesure que nous approchions de la province de Luxembourg et je regardais ma montre en me disant que dès qu'elle indiquerait vingt et une heures, je retrouverais enfin ma vie de citoyen, mon épouse telle que je la connaissais, mon style de vie, ma liberté quoi...

Il était neuf heures du matin lorsque j'aperçu la demeure familiale d'Agnès. C'était une vieille petite bâtisse en pierres du pays, si massive qu'elle semblait pouvoir résister à n'importe quel cataclysme. Le comité d'accueil était là. Lucien, mon beau-père, dans son « vêtement d'intérieur », car « *on n'use pas ses bons vêtements pour recevoir des visites* », semblait avoir les mains, qu'il tenait dans son dos, menottées. Rex, le vieux berger allemand, faisait des allées et venues devant la porte. Sur la plus haute marche du perron, se trouvait Raymonde. Raymonde était une force de la nature. Une grande femme, massive, avec des cheveux gris, tirés en chignon serré, assortis à sa robe. Elle portait un tablier si amidonné qu'il aurait pu tenir droit tout seul. Son visage était sec et ne laissait transpercer aucune expression. Agnès sautillait en sortant de la voiture : « Maman, comme je suis heureuse de te voir, ... »

Droite comme un i, Raymonde embrassa sa fille sur le front.

- *Je constate enfin que vous vous souvenez de notre existence ! Allons, dépêchez-vous d'entrer. Jean, pourriez-vous presser le pas, vous n'allez pas passer cette courte journée dehors. Et laissez bien toutes vos affaires au vestiaire, le séjour est petit et je ne veux pas qu'il se trouve encombré. Retirez également vos chaussures, je ne tiens pas à voir de la terre sur les parquets.*

Lucien me fit un petit sourire impuissant et suivit sa femme tête baissée. Je me retrouvais donc en chaussettes sur une chaise de bois dans le petit salon. Agnès jacassait avec sa mère dans la cuisine d'où se propageait une odeur particulière.

- *Lasagnes à la mousse de foie cru*, me souffla mon beau-père d'un air écœuré.
- *Jean*, fit Agnès, *Maman voudrait que tu jettes un œil au volet de la cuisine qui ne ferme plus.*
- *Je veux également que vous terminiez de réparer le chambranle de la porte de la salle de bain. L'année passée, vous aviez bâclé la réparation. Puisque j'ai la bonté de vous restaurer, vous pourriez au moins vous rendre utile*, dit Raymonde d'une voie piquante.
- *Oh, tu verras Maman, Jean est un menuisier exceptionnel lorsqu'il s'y met.*
- *C'est ce que je voudrais justement, qu'il s'y mette ! Allons, il est l'heure de passer à table.*

Je regardais avec effroi ma gamelle se remplir d'une mixture indéfinissable sous le sourire de mon épouse végétarienne devant qui, une salade était posée. Raymonde était en train de s'épancher sur la « si longue distance » qui nous séparait : « *quelle*

*idée de vivre dans une grande ville pleine de délinquance, il y a pourtant une pénurie de menuisiers dans la région ».*

- *C'est vrai Maman, mais les logements sont chers et notre appartement ne nous coûte rien puisqu'il nous a été légué par la tante de Jean. Pourtant j'aimerais tant revenir ici...*
- *Ton village natal te manque on dirait... Lucien, tiens-toi droit, aboya-t-elle. Au fait, il y a des oranges pour le dessert. Vous avez tellement besoin de vitamines.*

J'écoutais cette sombre conversation tout en me demandant comment avaler le contenu de l'assiette lorsque mon compagnon d'infortune souleva discrètement un coin de la nappe et j'aperçus en me penchant un ingénieux sac d'aspirateur collé sur le dessous de la table. Je soupirai de soulagement lorsque ma belle-mère me lança :

- *Eh bien Jean, que fabriquez-vous, cherchiez-vous à coller votre chewing gum sous ma table ?*
- *Non... bien sur que non, Belle-maman, ... j'ai... eu... j'ai simplement des maux de ventre.*
- *Si vous avez des maux de ventre, je vous conseille de vous rendre aux toilettes, vous n'avez qu'à utiliser celles de la salle de bain à l'étage, ainsi vous pourrez vous rendre compte de l'état du chambranle.*

L'occasion d'échapper quelques instants à la matonne n'avait jamais été si belle. Je regrettais juste le fait que lorsque je regagnerais la table, tout le monde aurait terminé son assiette et le regard de notre hôtesse serait fixé sur moi. Il me serait donc impossible d'utiliser le sac secret.

Assis sur la lunette du WC, je consultai ma montre. Midi dix... La journée était loin d'être terminée. Je tentai d'ouvrir la fenêtre pour respirer un peu mais elle semblait coincée. C'est alors que je me mis à la recherche d'une lime à ongles. Tout en fouillant dans les tiroirs à la recherche de cet objet, j'aperçus un petit coffret. Je l'ouvris, il contenait quelques bijoux lourds et oxydés mais, tout en manipulant le contenant, je me rendis compte qu'il comportait un double fond. Je réussis à faire glisser le dessous du coffret, c'était effectivement une cachette secrète. En l'ouvrant, toute une série de papiers s'en échappèrent et se répandirent sur le sol de la salle de bain. Je restai sans voix.... Les papiers étaient des reconnaissances de dettes aux jeux. Il s'agissait de sommes importantes perdues, le tout était établi au nom de Raymonde Delacour. Ma belle-mère était donc accro aux jeux et surendettée. Je me mis à

réfléchir à toute vitesse. Je tenais donc dans mes mains une occasion d'abrégé cette journée et peut-être même de l'annuler à jamais pour les autres années. Agnès qui considérait sa mère comme un modèle de vertu n'accepterait jamais ce vice, elle serait capable de partir en claquant la porte et en disant : « je suis si déçue Maman ». D'un autre côté, elle pourrait au contraire vouloir lui venir en aide. Elle pourrait donc la faire soigner près de chez nous, ce qui serait catastrophique. Il existe de nombreux services spécialisés à Bruxelles. Je me voyais reprendre la route avec ma belle-mère sur le siège arrière : « *surveillez votre compteur Jean* »... Non, ce n'était pas envisageable. Je pourrais aussi avoir recours au chantage : « *Raymonde, j'ai découvert votre secret, à partir de maintenant, c'est moi qui tire les ficelles. Arrangez-vous pour nous congédier au plus vite et annuler notre prochaine visite. Vous n'aurez qu'à dire à Agnès que vous êtes souffrante et que vous n'êtes pas en état de nous recevoir. Et inutile de nous emballer vos lasagnes pour la route, maintenant, je peux vous le dire, elles sont immondes. Je vous prie également de garder vos oranges. Quant aux travaux de menuiserie, il faudra vous débrouiller* ». Quelle délivrance cela me procurerait de pouvoir lui envoyer cela à la figure... Mais soyons sérieux, qui aurait le courage de défier Raymonde de cette façon ? Rien que d'évoquer cette possibilité, j'en avais les genoux qui tremblaient. Ce n'est pas le genre de personne qui se laisse déstabiliser et le retour de flamme pourrait être terrible. Pendant que je cogitais assis par terre tout en manipulant le coffret, la porte s'ouvrit violemment. Telle une tour indestructible, ma belle-mère me faisait face. La vision que je pouvais en avoir du sol de la salle de bain la faisait paraître encore plus imposante.

- *Mais que fabriquez-vous ? tonna-t-elle, vous tentez de me dérober mes bijoux ?*

C'est là que je me mis à perdre les pédales. Je me sentais comme un criminel qui vient de se faire arrêter et sans penser une seule seconde aux scénarios que je venais d'élaborer, je me mis à crier : « *Agnèèèèèèèè, Agnèèèèèèèè, ...* ».

Mon épouse accourut suivie de son père. Elle a dû penser que j'avais fait un malaise. Elle me découvrit donc toujours par terre, paralysé sous le terrible regard de sa mère.

- *Mais enfin, Jean, que se passe-t-il ?*

- *A..Agnès, dis-je en balbutiant, ta m...mm..mère, elle...elle est dépendante du jeu, elle est surendettée...Regarde.*

Et je balançai la flopée de dettes retrouvées.

- *Maman ?* fit Agnès

- *Comment avez-vous osé fouiller mes objets personnels, que cherchiez-vous ?*
- *Une lime à ongle...*
- *Maman, comment expliques-tu cela ?*
- *Comment veux-tu que je le sache, je suis incapable de jouer même à la roulette russe.*
- *Mais qui aurait pu te faire de pareilles dettes ? A ton nom en plus ?*

C'est alors que je remarquai que mon timide camarade, mon beau-père, était devenu livide.

- *Ce, ...ce..c'est moi ...*
- *Lucien ? Mais comment as-tu pu faire une chose pareille ? Tu ne sors jamais de la maison !*
- *Mais Papa, te rends-tu compte que tu es ruiné maintenant ?*
- *J'ai utilisé notre compte épargne, je sais qu'il est à ton nom mais tu m'avais fait une procuration au cas où il t'arriverait quelque chose. Je sors la nuit par la petite porte du jardin pendant que tu dors et je joue, je joue, ....*

J'étais atterré, en essayant de m'enfuir de cet endroit, j'avais coulé mon pauvre compagnon d'infortune. A ce moment, j'aurais tout donné pour pouvoir le sauver ou lui venir en aide. Je rassemblai tout mon courage pour plaider sa défense lorsque je vis apparaître sur son visage un petit sourire radieux.

- *C'est vrai, j'ai perdu, j'ai beaucoup perdu. Puis le mois passé, la malchance a tourné, je suis allé faire un Lotto. Et j'ai gagné. J'ai gagné de quoi recouvrir toutes ces dettes et même bien au delà. J'ai gagné trois cent mille Euros.*

- TROIS CENT MILLE EUROS ?

Nous étions tous les trois abasourdis.

- *Mais Lucien, pourquoi ne m'as-tu rien dit ?* fit Raymonde.

Lucien me regarda alors fixement.

- *Je voulais vous faire une surprise, je sais combien les enfants se languissent de ce bel endroit. J'ai donc pris contact avec une entreprise de construction afin de faire ajouter une annexe à la maison. Ainsi, nous pourrons enfin y vivre tous les quatre.*

